

CHRONIQUE

SOUTENANCE DE THESE : ANTOINE OLIVESI

Le 6 décembre 1982, en Sorbonne, dans la fameuse salle Liard dont les dorures, les portraits d'écrivains illustres, et le plafond peint consacré à l'allégorie du Savoir sont censés souligner la portée du cérémonial, Antoine Olivési a soutenu sa thèse de doctorat ès-lettres.

Il y manquait une autre forme de solennité, celle que confère un vaste auditoire. Nul doute qu'à Aix ou à Marseille les collègues, les élèves, les anciens élèves, les amis eussent composé une assistance plus digne de l'ampleur de l'œuvre et de la qualité de l'auteur. A Paris en décembre, en plein trimestre de travail, le rassemblement complet était évidemment moins commode. Mais il était normal que cette œuvre soit consacrée en Sorbonne où elle avait commencé, il y a environ quarante ans, par un certain diplôme d'études supérieures préparé sous la direction de Georges Bourgin. Peu après, Olivési inscrivait un sujet de thèse sous le patronage d'Ernest Labrousse, dont on sait l'attraction qu'il exerçait alors — légitimement, croyons-nous — sur les jeunes chercheurs d'histoire sociale contemporaine. Depuis lors, le temps a passé, et c'est une cascade de successions et de départs en retraite qui a fini par amener le dossier Olivési, grossi comme on va le dire, sous la responsabilité administrative du signataire de ces lignes.

Nous voilà donc en Sorbonne. La thèse sur l'opinion publique à Marseille sous la Troisième République, commencée avec Labrousse, a achoppé sur l'énormité du champ de recherche, mais un travail multiforme et ininterrompu a pris sa place, et c'est fort justement que l'Université de Paris I a accepté de le consacrer en utilisant la procédure de la soutenance « sur ensemble de travaux antérieurs », instaurée en 1968.

*
* *

Ce rapport fut d'abord l'occasion de prendre la mesure de l'ampleur d'une production qui alignait une contribution à un ouvrage de synthèse (*Histoire de Marseille* dirigée par E. Baratier) et trente-cinq travaux à caractère analytique, dont deux livres (*la Commune de Marseille*, Paris, 1950, et *la Géographie électorale des Bouches-du-Rhône sous la IV^e République*, en collaboration avec Marcel Roncayolo, Paris, 1961). Tout le reste consiste en articles, communications de colloques, contributions diverses, écrits dispersés souvent dissimulés dans le semi-anonymat du travail d'équipe.

Le rapporteur a tenu à le souligner : Antoine Olivési a eu très tôt une notoriété scientifique internationale pour avoir attaché son nom à l'histoire du plus important des épisodes provinciaux du mouvement communaliste de 1871. Malgré cette notoriété, il a toujours répondu à toutes les sollicitations de recherche ; chaque fois que s'est présenté un travail collectif français d'histoire politique ou d'histoire ouvrière de 1848 à nos jours, il a été le « Marseillais de service » : « Colloques Guiral » (comme nous disions au temps de la vieille Faculté des Lettres d'Aix), « Colloques Rémond » à la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Colloques commémoratifs de 1864 et de 1871, série des Maires de Marseille dans la revue *Marseille*, mais il ne faudrait surtout pas oublier l'ampleur de sa participation au « Maitron » (*le Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français.*)

Cette œuvre vaut autant par la qualité que par la quantité. Le rapporteur souligne trois mérites majeurs : 1) Le travail ample, méthodique, inlassable de documentation, depuis le fastidieux décompte des votes et les analyses de composition sociale des listes électorales jusqu'à la collecte des souvenirs de vieux militants, en passant par tout le classique des archives et de la presse ; 2) La clarté de l'exposition et la limpidité du style ; 3) L'objectivité de la pensée et du ton. On croit savoir qu'Olivési préfère comme citoyen le socialisme réformiste au révolutionnaire ; cela ne l'empêche ni de voir les faiblesses qui ont parfois obscurci l'image du premier, ni de rendre justice aux hommes de haute valeur qui se sont ralliés au second (les communistes Morucci, Peri, Cristofol font l'objet sous sa plume de portraits aussi sensibles et aussi riches que ceux de Cadenat, de Flaissière, ou de Henri Toti, étonnant personnage trop oublié). Dans cette œuvre de plus de trente années, on peut déceler une évolution, évidemment liée à l'évolution générale de notre historiographie et de nos soucis collectifs : l'histoire très récente y est apparue, l'attention à la Corse (aux Corses de Marseille ; puis aux Corses en général, enfin en filigrane, au « problème corse ») y prend une place croissante. Cette œuvre enfin a ses dominantes : quant au fond, ce sont Marseille, et l'idée socialiste ; quant aux techniques, ce sont l'analyse électorale, et la biographie.

*
* *

C'est de tout cela qu'a discuté longuement, comme il se doit, un jury présidé par M. le doyen Jacques Droz, professeur émérite à l'Université de Paris I, de deux autres professeurs de Paris I, Maurice Agulhon (rapporteur) et Antoine Prost, de Madeleine Reberieux, professeur à l'Université de Paris VIII, spécialiste incontestée du socialisme sous la Troisième République, et de Marcel Roncayolo, directeur d'études à l'E.H.E.S.S., expert éminent de la géographie urbaine française et singulièrement marseillaise.

*
* *

On ne saurait résumer tous les débats. Indiquons seulement les principaux thèmes qui nous ont paru émerger.

— La Géographie électorale, qui est aussi, indissolublement, une sociologie électorale, avec la comparaison systématique du dénombrement des votes et de la statistique socio-professionnelle, est-elle une problématique dépassée ? Non, si on la complète par des considérations plus qualitatives sur l'analyse des quartiers en termes de solidarités et de sociabilités.

— La biographie : est-ce retour à un genre traditionnel ? Est-ce la marque d'une sensibilité à l'humain propre à l'auteur ? Est-ce le besoin de colorer les récits par des touches de singulier et de pittoresque ? De tout cela un peu, sans doute. Mais, par la pluralité des biographies, ne peut-on atteindre un nouvelle problématique sociale, celle de la recherche des types d'hommes, des types de caractères, de types de formations qui engendrent le militantisme et le caractérisent ? L'instrument indispensable de cette recherche serait la constitution d'une véritable « prosopographie » de la politique contemporaine — le mot a été prononcé.

— Le socialisme marseillais : on l'a vu divisé, on l'a vu fortement lié à l'anticléricalisme, soit ! Surtout on l'a vu au pouvoir et, par là, prisonnier de la contradiction inévitable entre la gestion et la contestation. Comment comprendre un certain type de gestion ? Le déficit a-t-il été une fatalité ou un choix ? Et, s'il a été un choix, faut-il le caricaturer en termes de « favoritisme » ou l'interpréter en terme de « redistribution » ?

— On touche alors au problème du « clientélisme ». Une fois encore, au-delà du pittoresque, de l'anecdotique ou du caricatural, on peut tenter de réfléchir sur une catégorie. Est-elle, cette catégorie, si marseillaise ? Ou plutôt Marseille est-elle en l'occurrence à percevoir comme « méditerranéenne » ou comme... « américaine » ? Derrière ce terme symbolique commode, ce qu'on désigne c'est la grande ville composée par immigrations rapides et diverses ; c'est donc la cohésion de groupes d'hommes de même origine, dont la solidarité et la sociabilité sont peut-être le vrai contenu du « clientélisme » (Roncayolo).

*
* *

Comme on le voit, la réflexion générale a souvent émergé de l'histoire locale, donnant la mesure de la richesse des matériaux procurés et de la valeur de leur présentation.

La discussion a été aisée et simple de ton, comme il sied entre pairs et — dans certains cas — entre vieux amis. Elle aurait à coup sûr mérité plus d'audience.

Antoine Olivesi a été proclamé Docteur ès-lettres et sciences humaines avec la mention très honorable. C'est maintenant au tour de *Provence historique* de lui décerner ses cordiales félicitations.

Maurice AGULHON.